

Les déictiques spatiaux dans les parlers alpins du Piémont

Gianmario Raimondi

Le thème de ce colloque pose une question qui est à la base, je dirais, de la réflexion et de la recherche linguistique générale ; il s'agit, pour le dire en un mot, de l'exploration des relations existant entre 'monde' et 'langue' ; entre la réalité, avec ses structures et ses modalités d'articulation, et le plus important des instruments dont l'homme dispose pour la décrire, le code linguistique. Comme chacun sait, toutes les approches théoriques ont fourni des solutions différentes et parfois opposées à la définition de cette relation, chacune posant son accent particulier sur l'*arbitraire* de la langue (à savoir la complète autonomie du signe linguistique par rapport à l'objet désigné) ou bien, au contraire, sur sa *substantialité* (la relation étroite qui doit exister entre les structures de la langue et la réalité qu'elle représente), une dichotomie qu'on retrouve dès les premières réflexions philosophiques sur ce sujet et que personnifient les positions respectives d'Aristote et de Platon.¹

En tant qu'historiens de la langue ou dialectologues, il est évident que l'on ne peut s'abstenir d'une approche substantialiste : qu'il traite des différences relatives aux dénominations de couleurs entre le latin et les langues des peuples germaniques, ou bien de la foison de termes spécialisés concernant la fenaison dans les parlers de montagne, le linguiste ne peut se passer (tout au moins d'après les formulations de l'école de *Wörter und Sachen*) du rapport entre les mots et les choses et d'une approche à la fois linguistique et ethnographique capable de rattacher la langue à la dimension anthropologique.

Mais il y a plus. Dans la structure réciproque selon laquelle le thème a été présenté ici, on peut entrevoir, à mon avis, un premier corollaire de la question : en fait, le rapport doit être envisagé comme un processus actif d'influence, pouvant avoir lieu dans les deux directions : du 'monde' à la 'langue' et de la 'langue' au 'monde'. Cette réciprocité devient particulièrement évidente quand on entre dans la spécificité de l'argument du colloque, à savoir le rapport entre le paysage et la langue. En fait, si d'un côté il est bien clair que l'aspect du paysage (sa conformation, les éléments naturels qui le caractérisent, leur importance par rapport aux habitudes sociales) est capable de déterminer les éléments linguistiques qui le décrivent,² il est aussi vrai qu'à travers l'anthropisation du paysage, les noms donnés aux lieux par les hommes peuvent avoir une grande influence sur la formation des cartes mentales avec lesquelles les communautés

interprètent et maîtrisent le territoire sur lequel elles vivent. C'est, à mon avis, le signifié le plus propre que l'on puisse donner à l'expression 'les mots forgent la montagne'.



Pour en venir à ma contribution, je voudrais donner ici un exemple qui illustre à quel point l'aspect du paysage peut influencer sur les structures de la langue. C'est une influence qui dépasse parfois la sphère du lexique concret, par définition beaucoup plus lié au côté extra-linguistique (la réalité, à savoir l'ensemble des référents devant être nommés), et parvient à toucher des aspects même plus profonds de la langue, comme le répertoire des classes morphologiques des prépositions et des adverbes, qui sont déterminés du point de vue lexical et donc – semble-t-il – en plus faible relation avec le contexte référentiel.

Le secteur avec lequel nous nous mesurerons est celui des *déictiques* référés à l'espace, à savoir les adverbes et les prépositions de lieu, notamment ceux qui se rattachent aux notions de 'en haut' - 'en bas'. Il s'agit donc de la dimension verticale de l'espace, qui touche donc de près la montagne, et qui a été reconnue comme primaire dans les catégories de l'expérience humaine.³

Il faut d'abord préciser que le secteur de la deixis dans l'espace n'est tout à fait inexploré pour la dialectologie, et qu'il constitue même un 'cheval de bataille' pour les études orientées vers la pragmatique du dialecte. Il a été en fait remarqué que ce secteur de la morphologie présente un très haut degré d'*indexicalité*,⁴ ce qui invite à les considérer comme particulièrement 'non-arbitraires' et déterminés pour ce qui concerne la motivation.

En d'autres termes, la morphologie et les caractères socio-anthropologiques d'utilisation du territoire influencent considérablement les modalités de formation du lexique spatial d'une communauté et donnent lieu à des systèmes très variés du point de vue dyatopique. En général, les parlers des gens de la plaine possèdent, en ce qui concerne les notions 'en haut' - 'en bas', un système d'adverbes réduit et peu spécialisé, dans lequel les éléments du répertoire se posent en rapport presque synonymique entre eux.⁵ Chez les gens de montagne, au contraire, la dimension spatiale de la verticalité est souvent exprimée au moyen d'une lexicalisation des caractères géo-morphologiques du territoire, qui se déroule généralement d'une façon plus riche et variée.

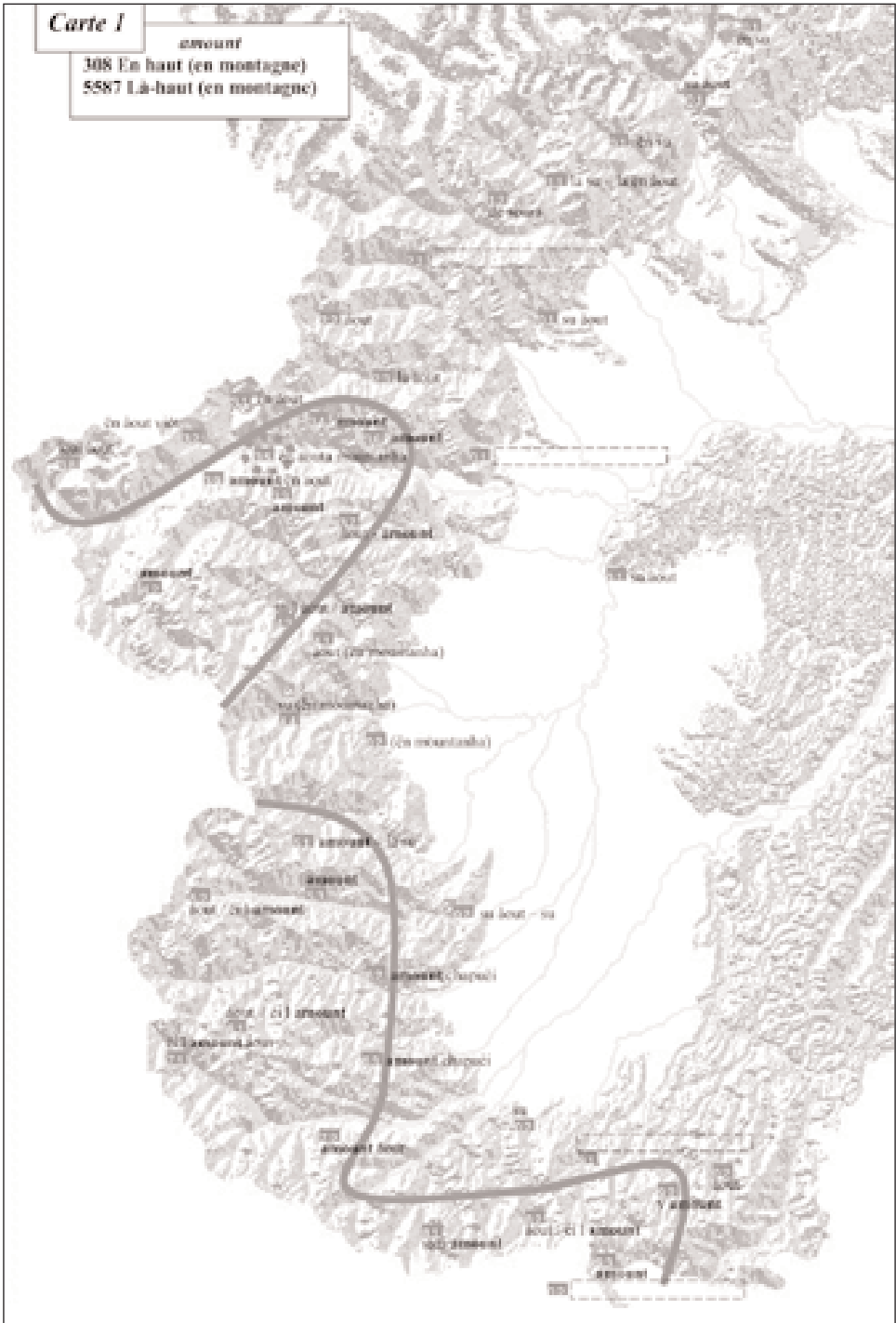
Dans certains cas (dont l'exemple le plus significatif est sans doute celui des *Mòcheni* du Trentino)⁶ le système des déictiques apparaît modelé sur le menu réseau spatial formé par les éléments géo-morphologiques spécifiques de l'endroit. La direction d'un torrent, un interfleuve, la ligne de fond de la vallée

peuvent constituer les points de repère de systèmes même très détaillés : dans l'exemple que je viens de citer, il existe plus de quarante adverbes et prépositions qui rendent possible la détermination précise de n'importe quel point dans l'espace de la vallée.

Mais venons-en maintenant à la situation du Piémont alpin. Il faut d'abord préciser que ma contribution doit être considérée comme la continuation d'une ligne de recherche déjà abordée par Sabina Canobbio qui, dans un article paru il y a quelques années, avait tracé un profil analytique de la déixis dans les parlers alpins, en se fondant principalement sur les données qui relèvent des enquêtes de l'*Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale* (ALEPO).⁷

Je partirai de ces mêmes données et des relevés de Canobbio pour esquisser un cadre synthétique de la distribution géo-linguistique du type lexical *amont*, capable de désigner tant la notion générale de 'en haut' que celle plus limitée de 'en montagne'. J'ai ensuite choisi d'examiner ce qui est probablement le type déictique le plus caractéristique de ces parlers, à savoir le couple d'adverbes *chapuèi-chabàl*, utilisés dans quelques vallées occitanes de Coni pour exprimer les signifiés 'là en haut (en montagne)' - 'là en bas (dans la plaine)', tout en essayant de comparer leur distribution avec la toponymie piémontaise et d'en donner une explication au niveau étymologique.⁸

Dans le Questionnaire ALEPO, deux couples de questions (qui se trouvent dans les sections relatives au lexique de la montagne et à la morphologie des adverbes de lieu) sont expressément dédiés à l'identification des différents signifiés possibles ('en montagne' ou 'sur le toit') pour la notion 'en haut'.⁹



La *Carte 1* propose, sous une forme typisée et dans une graphie presque orthographique,¹⁰ les différents signifiants pour les notions ‘en haut/là-haut (en montagne)’ provenant des matériaux ALEPO. En outre, parmi les types lexicaux, la carte met en évidence la diffusion du type *amount*.

Avec ce signifié, l’adverbe ne trouve de correspondance ni dans l’italien ni dans le piémontais commun. La locution adverbiale fait bien partie du répertoire des deux langues, mais en piémontais elle apparaît figée dans la locution *mandé a mount* ‘faire échouer’ (à rapprocher de l’it. *mandare a monte*), tandis qu’en italien *a monte* garde bien un sens déictique, mais en rapport avec la direction d’écoulement d’un cours d’eau, parallèlement à son antonyme *a valle*.

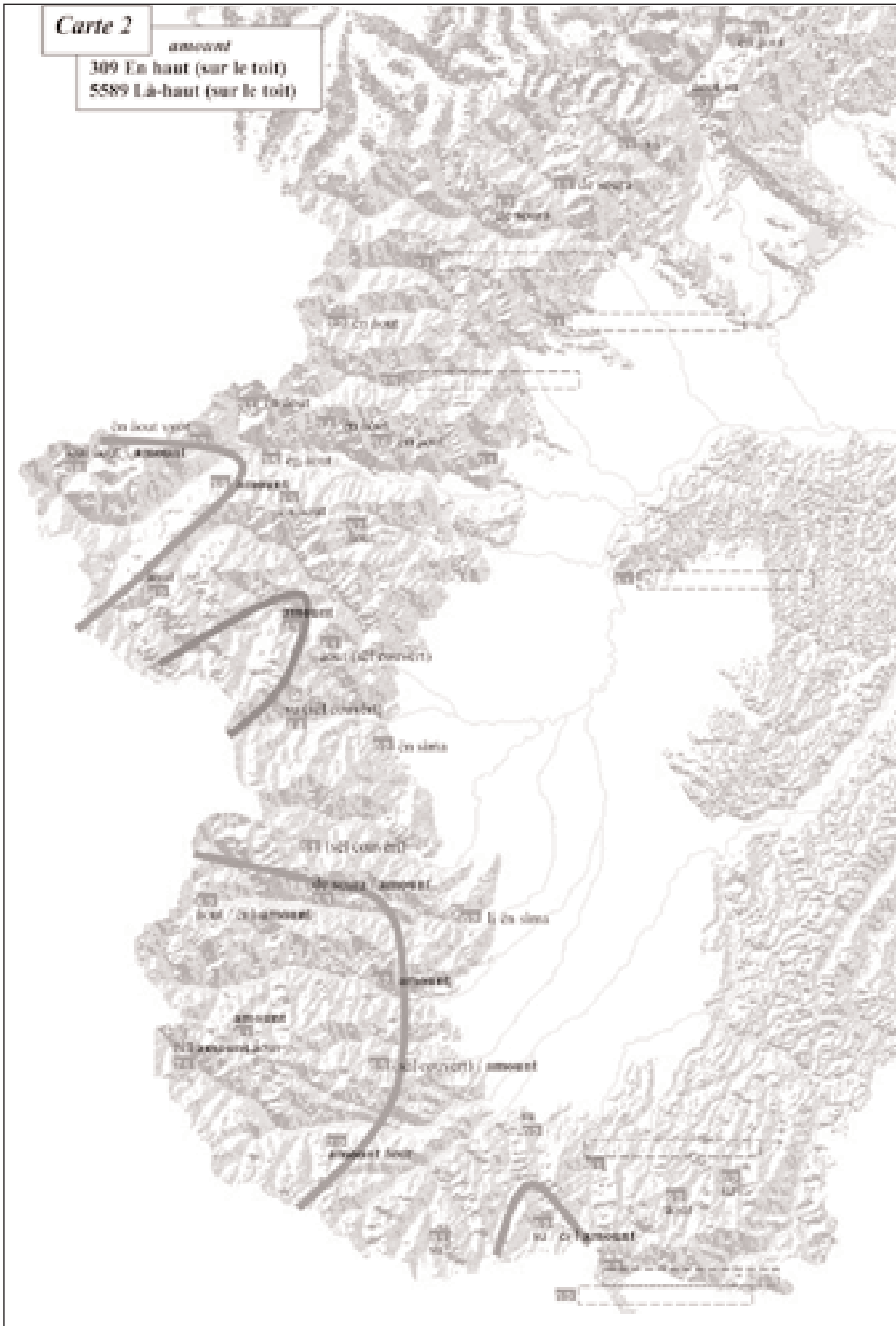
Au-delà des Alpes, le français moderne présente une situation en partie analogue à l’italien : l’adverbe s’est substantivé en *amont* ‘premier trait d’un cours d’eau’, ou alors il ne se retrouve avec le sens plus général que dans la locution *en amont de*. En revanche, la situation de l’ancien français est bien différente, puisque les adverbes *amont* et *aval* possédaient un signifié beaucoup plus étendu, utilisable dans plusieurs contextes pour les notions générales ‘en haut’ - ‘en bas’. L’ancien provençal montre d’ailleurs la même généralisation : *amon* signifie bien ‘amont (en parlant d’un cours d’eau)’, mais, en même temps, il recouvre très communément le sens non-marqué de ‘en haut’.¹¹

Même la distribution envisagée par la carte suggère un penchant provençal-alpin pour ce type lexical : en fait, les attestations ne concernent pas la partie septentrionale du Piémont, elles commencent à se manifester dans la vallée de Suse (à l’exception de la ville de Suse [350], située au fond de la vallée) et s’intensifient dans les vallées provençales de Coni, ayant comme limite orientale le *parlé de kyè* de Frabosa [920].

On observe une orientation encore plus marquée vers l’arête des Alpes quand on analyse la distribution de l’usage de ce même adverbe pour indiquer en général la dimension verticale ‘en haut/là-haut (sur le toit)’, comme on peut le voir dans la *Carte 2* :

Carte 2

amont
309 En haut (sur le toit)
5589 Lâ-haut (sur le toit)



ici les occurrences concernent seulement quelques-unes des localités situées aux marges les plus occidentales de l'arc alpin.¹²

Dans les deux cas, *amont* est en compétition avec d'autres types dont le fond linguistique est en relation avec ceux qui se sont imposés dans l'italo-roman, comme *èn sima* (aussi it. *in cima*, mais plus typiquement piémontais dans cet emploi sémantique particulier), *dě soura* (lat. DE+SUPRA, it. *di sopra*) ou *su* (it. *su*, et piém *su*), ou le plus commun *èn aout* ; dans certains cas, par contre, ce dernier semble avoir gagné par métonymie le sens spécifique de 'en montagne', comme le démontre l'opposition systémique (adverbes différents pour indiquer les deux sens de l'expression 'en haut') que l'on retrouve dans certains endroits.¹³

La comparaison des deux cartes montre clairement toute la phénoménologie d'un cadre de 'langues en contact', selon la terminologie de Weinreich,¹⁴ dans l'aspect spécifique des interférences entre systèmes linguistiques adjacents : concurrence de termes, restructuration des systèmes, glissements sémantiques, avec tout ce que cela implique. Toutefois, quoique l'on tienne pour sûr qu'il s'agit bien de cela, c'est la dynamique de ce processus d'interférence qui peut, quand même, être interprété de deux façons tout à fait différentes.

D'un côté, on pourrait considérer *amont* comme une forme postérieure d'influence provençale, qui s'est superposée à la couche linguistique préexistante en Piémont là où les parlers du Midi de la France ont eu la possibilité historique de s'imposer. Dans ce cadre, il faudra ajouter que la pénétration du lexème semble avoir eu davantage de chance pour le sens 'en montagne' que pour celui plus général, où le type *haut* a montré beaucoup plus de capacités à résister.

Toutefois, cette interprétation est contredite par un autre fait. Il a déjà été observé,¹⁵ en fait, que

le couple *amount-aval* connaît, hors du milieu alpin, une vaste zone de diffusion qui comprend les parlers des Langhe et du Monferrato, où ces adverbes sont indépendants du sème 'montagne' et se trouvent lexicalisés pour signifier génériquement 'en haut' - 'en bas'.

Cette présence laisse entrevoir (d'après une simple application des *norme areali* de Bartoli) une dynamique bien différente, plus correspondante aussi à ce que l'on sait de l'histoire linguistique de la zone. Les parlers alpins et ceux des Langhe et du Monferrato représentent évidemment des aires latérales conservatrices d'un usage linguistique qui occupait, en continuité avec la France centre-méridionale, une bonne partie du Piémont, et qui s'est retiré sous la pression des systèmes de déixis gallo-italique et italien. Cette pression a déterminé une situa-

tion de réaction linguistique, qui (relativement à la notion ‘en haut’) s’est manifestée tour à tour :

- par l’abandon du lexème *amount* et l’adoption d’autres couples d’adverbes opposés dérivés du piémontais ou de l’italien, comme dans les points de la plaine (Bibiana [024], Piasco [023], Boves [022]) et ceux qui gravitent autour des centres importants de la plaine (Pramollo [410] et Villar Pellice [440], vers Pinerolo ; Pamparato [025], vers Mondovì), où le turinois a pénétré tôt ;
- dans le cas le plus fréquent, par une restriction de son domaine sémantique (*amount* = ‘en montagne’ mais plus ‘sur le toit’) et l’adoption complémentaire d’une des formes en concurrence (*aout*, *su*), comme pour toute la moyenne vallée de Suse (Chianocco [340], Condove [360], Mattie [330]) et du Sangone (Coazze [370]), et pour plusieurs autres points (Sestrières [420]), Oncino [510], Limone [810], Frabosa [920]) ;
- par un procédé inverse au précédent (maintien de *amount* pour le sens plus étendu et adoption du type *haut* pour celui marqué ‘en montagne’), dans le seul cas de Bardonecchia [380].

On est, en somme, encore une fois, en présence d’un exemple intéressant de l’aspect particulier (établi préalablement par Benvenuto Terracini)¹⁶ que les dynamiques de contact linguistique prennent à l’intérieur du domaine piémontais alpin, caractérisé par une dialectique, qui s’est manifestée d’une façon constante le long de l’axe diachronique, entre une ancienne ‘Gallo-Romania étendue’ et les influences déterminées par la progressive orientation Italo-romane de l’aire.



Je voudrais signaler encore un autre cas intéressant de relictualité alpine, représenté par une typologie d’adverbes déictiques liés à la dimension verticale de l’espace qu’on retrouve dans la zone comprise entre les vallées de Maira, Grana et Stura, dans la région de Coni. Il s’agit des adverbes *chapuèi* ‘en haut’ et *chabàl* ‘en bas’, utilisés surtout avec les verbes de mouvement (*vaou chapuèi* ‘je vais à la montagne’). Les parlants des vallées considèrent ces deux adverbes comme très caractéristiques de leur langue, à tel point qu’ils les utilisent comme une sorte de ‘blason populaire’ pour se référer à eux-mêmes «je parle *chapuèi-chabàl*». ¹⁷

On peut aisément reconnaître les bases lexicales des adverbes dans les types latins *PODIUM* (à confronter pour l’issue avec le prov. *poy* et le fr. *puy*) et *VALLIS*

(avec restitution de l'élément occlusif). En revanche, l'étymon de l'affixe *cha-* semble moins évident. Il est, peut-être, à rapprocher des types *ilamount-eilamount*, *iquiamount-aquì n'amount* (répandus dans toute l'aire voisine) et *iquiàout* (Bardonecchia [380]), qui attestent l'usage de formes déictiques de proximité ('ici') en composition avec les adverbes *amount* et *aout* ; dans ce cas, l'affixe semble remonter au lat. HIC ou HAC, comme le suggère douteusement Canobbio dans son étude.¹⁸

Pour approfondir la question et tenter d'autres voies d'explication, la recherche dispose aussi des données offertes par la toponymie, car on peut bien arguer qu'un tel affixe a laissé des traces dans les noms de lieu. La première trouvaille, à ce propos, vient de la macrotoponymie du Piémont, et se réfère au lieu de *Chialamberto*, dans la Val Grande (la plus septentrionale des vallées de Lanzo), qui est aussi un des points d'enquête pour l'ALEPO.

Le toponyme (*Chalambert* dans la prononciation locale) a donné du fil à retordre aux étymologistes et se pose dans une relation de forte ressemblance formelle, du point de vue de la composition (une partie transparente, le nom de personne *Lambert*, précédé de l'affixe *cha-*), avec nos adverbes.

En effet, le dépouillement détaillé des cartes de l'*Istituto Geografico Centrale*, dressées sur une échelle (1:50.000) permettant l'indication de la microtoponymie au niveau des lieux-dits et des hameaux, a donné des résultats intéressants, qu'on peut voir dans la *Carte 3*.

Carte 3

Toponymes relictuels en *ca-*, *chia-*, *cia-*
..... = Areal de diffusion des types
ciaguèri-ciabid 'en haut-en bas'



Ayant écarté les toponymes issus de bases étymologiques contenant des groupes initiaux normalement soumis à la palatalisation dans les diverses variétés linguistiques locales (CA-, CLA- ou PLA-),¹⁹ les toponymes qui nous intéressent se disposent le long de tout l'arc des Alpes, pour se concentrer justement dans les vallées du *parlé chapuèi*.

Si on met à côté le cas des hameaux de *Chiapue Soprano* et *Chiapue Sottano* (qui se situent - et ce n'est pas un hasard - 'à mont' de la petite ville de Valloriate dans un vallon latéral de la Vallée de Stura, CN), qui montrent une adoption intégrale de l'adverbe, les autres occurrences se connotent par des typologies récurrentes.

Au modèle avec composition anthroponymique de *Chialamberto* on peut également reconduire, toujours dans les vallées de Lanzo, les deux homonymes *Chialambertetto* (le premier à proximité du centre de la Val Grande, l'autre aux environs de Balme, dans le Val d'Ala) et *Chiaberto* dans la Vallée de Viù ; ce dernier va de pair, plus au Sud, avec le *Monte Ciabert*, sur le versant droit de la Vallée de Maira.²⁰ À côté de ce groupe, on peut trouver une référence anthroponymique certaine pour la *Grangia Chiocarlosa* dans le Vallon de Marmora (Val Maira) et moins sûre pour la *Grangia Chiapolonuto* et le hameau de *Chiabando*, toujours dans le Val Maira, et pour *Ciaberso*, plus au Nord, sur l'envers de la Vallée du Chisone.²¹ On peut reconduire encore à des surnoms (et donc à des contextes anthroponymiques) *Cerèina* (Vallée de Susa), de *Rèina*, issue du lat. REGINA,²² et, dans la Vallée de Stura, *Cascina Ciarussa* (de *Rousa*), qu'on retrouve aussi, avec une graphie non palatalisée, dans une *Grangia Carosso* dans le Val Maira.²³

La formation par affixe avec *ca-*, *chia-*, *cia-* apparaît de nouveau, et d'une manière plus évidente, dans d'autres toponymes dont les bases lexicales sont constituées de références géo-morphologiques. C'est le cas de *Camoglieres*, dans le Val Maira, où on reconnaît le très répandu type lat. MOLLEA (de MOLLIS) 'terrain marécageux', dans sa forme gallo-romaine particulière *mollière* (avec suffixe collectif en -ARIA) qu'on retrouve souvent ailleurs, tant sur le territoire italien que, surtout, en France, comme toponyme indépendant.²⁴

Citons encore le plus transparent *Cialarocchia*, dans le Val Pellice et le cas particulièrement intéressant de la *Meira Ciapusa*, située sur le versant droit de la Vallée du Po à proximité d'un pic nommé *Rocca Pusa*, auquel le nom de l'alpage semble donc faire allusion.

Dans toutes les occurrences ayant été ici brièvement considérées, l'affixe *cia-* semble entrer en composition avec un élément lexical pouvant être défini comme 'onomastique', soit au sens propre (et c'est le cas surtout des anthroponymes, mais aussi du toponyme *Pusa*), soit dans un sens plus large, là où l'élément intervenant

est représenté par des lexèmes descriptifs géo-morphologiques qu'on retrouve ailleurs comme toponymes propres. Le trait d'union entre les deux situations est, semble-t-il, le caractère d'individualité possédé par l'élément en composition, qui doit représenter un référent de quelque manière préalablement déterminé, auquel l'affixe va à être antéposé. Mais avec quelle fonction et quel signifié ?

À notre avis on peut répondre à cette question en considérant l'explication que l'on donne du macrotoponyme *Chialamberto*, lequel a d'ailleurs servi de point de départ à notre exposition.

Dans ce nom de lieu, l'affixe *cia-* ne serait autre que l'issue palatalisée franco-provençale (et génériquement alpine) du latin *CASA*. Les toponymes formés par composition de *CASA* avec une détermination sont en effet très communs dans l'Italie du Nord. À côté des types syntagmatiques *CASA+DE+substantif* et *CASA+adjectif*, très communs et largement répandus, les formations *CASA+substantif* (comme dans notre cas) sont plus rares, bien que non totalement inconnues à la toponymie italienne, spécialement à celle de la région du Veneto, où Pellegrini enregistre *Ca' Emo* (RO) et *Ca' Oddo* (PD),²⁵ avec lesquelles notre *Chialamberto* forme un beau 'triolet' de toponymes contenant des noms germaniques.²⁶

L'extension de l'affixe à des contextes où la notion de 'maison' semble étrangère (comme dans les cas de *Camoglieres* ou *Ciapusa*) peut s'expliquer en considérant le processus de désémantisation qui a porté au sens actuel de la préposition française *chez*, qui vient du même étymon et qui a perdu depuis longtemps sa valeur originaire.

Dans cette perspective, les toponymes gagnent un sens nouveau et, à notre avis, convaincant : *Chiacaroso* vaut quelque chose comme 'là-chez-Caroso', et *Camoglieres* 'là-chez-Les Mollières'. De leur côté, les adverbes s'expliquent par l'adoption de l'affixe, déjà totalement désémantisé, avec un sens pleinement déictique de proximité : *chapuèi* 'par là-haut, à la montagne' et *chabal* 'par là-bas, dans la plaine'.

Il faut encore ajouter une note de caractère géo-linguistique. La dispersion des attestations des toponymes constitue la preuve d'une large diffusion du type, et donc d'une certaine ancienneté du phénomène. L'affixe ne semble pas, en fait, devoir être mis en relation avec une influence provençale directe, étant donné la présence des toponymes également dans l'aire franco-provençale. L'emploi syntagmatique de l'issue désémantisée du lat. *CASA* doit plutôt être considéré comme une solution linguistique commune à toute la zone gallo-romaine, qui a abouti dans la langue de Paris à une grammaticalisation tandis qu'elle a disparu dans les endroits latéraux, où elle survit seulement comme un archaïsme, désormais sémantiquement muet, dans les vestiges de la toponymie.

NOTES

¹ Pour un aperçu sur le débat entre positions ‘autonomistes’ et ‘non-autonomistes’ du langage dans l’histoire de la philosophie on peut se référer à SIMONE, R., *Il corpo del linguaggio. Il paradigma dell’arbitrarietà e il paradigma della sostanza*, dans ID., *Il sogno di Saussure*, Roma-Bari, Laterza, 1992, pp. 37-59.

² À ce propos la langue des esquimaux inuit représente un argument topique, car elle possède une trentaine de façons différentes pour exprimer la notion de ‘neige’, selon ses caractères physiques et les circonstances ambiantes et d’emploi.

³ L’argument de la déixis, dont l’étude se situe à la limite entre les perspectives sémantique et pragmatique, a été mis en lumière par une foison de travaux linguistiques qui vont de celui de BÜHLER, K., *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, 1934 (Trad. it. *Teoria del linguaggio. La funzione rappresentativa del linguaggio*, Roma, 1983) à celui de LYONS, J., *Semantics*, 2 voll., Cambridge-New York, 1977. Pour l’aspect ethnolinguistique, on peut ici renvoyer aux études de CARDONA, R., *I sei lati del mondo. Linguaggio ed esperienza*, Bari, 1985 et à *L’analisi dei modelli cognitivi in etnolinguistica*, dans ID., *I linguaggi del sapere*, Bari, 1990.

⁴ L’*indexicalité* peut être définie comme la dépendance des lexèmes du contexte socio-culturel et historique de référence, ou bien du contexte d’émission.

⁵ A ce propos, il existe un exemple intéressant concernant le Salento, étudié par SOBRERO, A.A., *L’approccio pragmatico*, dans “Rivista Italiana di Dialettologia”, 15 (1991), pp. 99-112. Dans cette région d’Italie, le conflit linguistique entre le système local (déjà ‘faible’ du point de vue de la distinctivité) et celui, plus riche, de l’italien a déterminé un petit essor du répertoire, lequel cependant a fini par accueillir sans sélection sémantique les nouveaux éléments, qui sont devenus tout simplement des doubles diaphasiques.

⁶ Cf. CARDONA, *Op. Cit.*, pp. 33-39 ; cfr. aussi GRASSI, C.-SOBRERO, A.A.-TELMON, T., *Fondamenti di dialettologia italiana*, Bari, 1977, pp. 229-230.

⁷ Cf. CANOBBIO, S., *Espace vécu, deixis spatiale et microtoponymie. A propos de “en haut” / “en bas” dans le Piémont occidental*, dans “Le Monde alpin et rhodanien”, 2 (1997), pp. 87-97. Pour l’ALEPO (dont les premiers matériaux paraîtront l’année prochaine) on peut consulter actuellement *Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale. Questionario*, 3 voll., a cura di S. CANOBBIO e T. TELMON, Torino, 1994 et CANOBBIO, S. - RAIMONDI, G., *Gestire la complessità linguistica : la Banca-dati dell’Alepo*, dans *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux ? Percorsi di dialettologia percezionale all’alba del nuovo millennio*, Atti del Convegno di Bardonecchia (25-27 maggio 2000), Alessandria, 2001, pp. 115-130.

⁸ Ce type lexical avait été déjà observé par GRASSI, C., *Correnti e contrasti di lingua e cultura nelle Valli cisalpine di parlata provenzale e franco-provenzale*, Torino, 1958.

⁹ Cf. dans le questionnaire ALEPO (*Cit.*) les numéros 308 *In alto (in montagna)* et 309 *In alto (sul tetto)* et les numéros 5587 *Lassù (in montagna)* et 5589 *Lassù (sul tetto)*.

¹⁰ J’utilise ici les conventions proposées par Arturo Genre pour la publication de son *Atlante Toponomastico del Piemonte Montano* (ATPM ; Alessandria), continuée par les soins de Lorenzo Massobrio.

¹¹ Cf. *Dictionnaire de l’ancien langue française et de tous ses dialectes du IV^e au XIV^e siècle*, composé par... F. GODEFROY, Paris, 1881-1902 et *Peit dictionnaire provençal-français*, par. E. LEVY, 2^e ed., Heidelberg, 1923.

¹² Bardonecchia [380], dont on peut remarquer l’absence dans la première carte, et Chio-

monte [390] pour la Vallée de Suse ; Perrero [430] et Limone [820], en tant que points isolés marginaux. Seules les vallées provençales de Maira (Bellino [520] et Sampeyre [530]), Varaita (Canosio [610] et Cartignano [620]) Grana (Monterosso [620]) et Stura (Argentera [710] et Aisone [720]) forment encore un groupe uni d'occurrences.

¹³ C'est le cas de Campiglia [013] et Pamparato [025], où l'opposition se crée avec *su* ; Ingria [110], avec *dë soura* ; Piasco [023], avec *ën sima*.

¹⁴ Cf. WEINREICH, U., *Languages in Contact*, New York, 1953.

¹⁵ Cf. GRASSI ET AL., *Op. Cit.*, p. 229.

¹⁶ Cf. TERRACINI, B.A., *Conflitti di lingue e di culture*, Venezia, 1957 et surtout ID., *Minima. Saggio di ricostruzione di un focolare linguistico (Susa)*, "Zeitschrift für romanisches Philologie", 57 (1937), pp. 673-726.

¹⁷ Cf. GRASSI ET AL., *Op. Cit.*, p. 229 et CANOBBIO, *Art. Cit.*, p. 90-91.

¹⁸ Cf. Canobbio, art. cité, p. 91. L'auteur renvoie à *FEW* 4.372 et *FEW* 423a.

¹⁹ On peut ici citer *Chiazale*, *Ciasale* < lat. CASALIS ; *Chianale* < lat. CANALIS ; *Cialvetta* < CALVUS ; les types très répandus *Ciappe*, *Chiapera* etc. < prelat. *CLAPPA, ou bien les formations en *Chian-*, *Cian-* < lat. PLANUM.

²⁰ Tous ces toponymes se réfèrent à des noms germaniques de tradition francique, *Lambert* et l'hypocoristique *Bert* ; ce dernier pouvant dériver de l'abréviation de l'un des nombreux noms personnels contenant l'élément **berth* ('resplendissant, illustre'), tels que *Albert*, *Robert* etc. Cet hypocoristique est très commun dans la microtoponymie du Piémont ; pour la Vallée de Susa, voir *Berta* à S.Giorio et *Roca ëd Bert*, *Cassina Berta* et *Bertassi* à S. Ambrogio.

²¹ La présence du nom d'étymon germanique *Carl* dans le premier toponyme est assez évidente. Dans *Chiapolonuto*, on pourra supposer que se cache l'anthroponyme *Polo* (< PAULUS) suivi d'un surnom (*Nuto* ?). *Bando* est un hypocoristique, attesté surtout dans l'Italie moyenne dès le haut Moyen Age, de noms germaniques tels que le lombard *Bandipertus* (cf. DE FELICE, E., *Dizionario dei cognomi italiani*, Milano, 1978), mais il est aussi possible que, dans ce cas, l'on doive plutôt penser au nom commun *bando* 'terre soumise à contraintes' (cf. l' a.fr. *banir* et it. *bandire*, du franc. **bannjan*), qui se retrouve dans plusieurs toponymes d'Italie du Nord (*Bando*, FE, *Bosco Bando*, PN, *Bandito* et *Bandita*, CN). Pour *Berso* aussi l'interprétation peut se rattacher au nom personnel *Berso*, *Bersone*, qui n'est pas rare dans le Piémont médiéval (je peux extraire de ma documentation *Berczono Rubei* et *Berczonus Guinelli*, attestés à Caselle, TO, pour l'an 1356), mais aussi aux types toponymiques *Berzo* (en Lombardie) et *Berzano* (AT et AL), qui sont expliqués (cf. GASCA QUEIRAZZA, G.-MARCATO, C.-PELLEGRINI, G.B.-PETRACCO SICCARDI, G.-ROSSEBASTIANO, A., *Dizionario di toponomastica*, Torino, 1990) en relation avec une base prelat. **bersium* 'enclos pour les animaux' ou encore avec des anthroponymes galliques (*Briccius* ou *Bercius*).

²² Soulignons l'issue avec palatalisation vocalique CA- > *che-*, typique de la zone à influence Franco-Provençale des parlers alpins du Piémont.

²³ Pour ces deux derniers occurrences il faudra toutefois penser aussi aux noms de famille piémontais *Carosso*, *Carossi*, qui, au contraire, remontent en tant que surnoms aux types it. sept. *carroccio*, *carosso* 'charrette'.

²⁴ Pour le type MOLLEA (de qui *Moglio*, *Moglia* etc.) cf. PELLEGRINI, G.B., *Toponomastica italiana*, Milano, 1990, p. 224. On retrouve *Mollières* dans la haute Vallée de Susa, dans les environs de Cesana ; pour la France, citons ici seulement le torrent et le hameau de *Mollières* (Alpes-Maritimes) juste de l'autre côté du Col de la Lombardia.

²⁵ Cf. PELLEGRINI, G.B., *Op. cit.*

²⁶ À savoir *Immo* et *Odo*, probablement d'origine lombarde, avec *Lambert*, plutôt francique. Dans le Veneto on signale aussi, avec le même type syntaxique, *Ca' Dolfin* (RO et VI, de *Adolph*) et *Ca' Moro* (RO) ; au dehors, à noter *Ca' Percivalle*, dans la région de Pavie. Comme on sait, le génitif non-prépositionnel est bien documenté pour les anciens dialectes de l'Italie Moyenne et du Nord, et surtout pour l'ancien français.